

L'enfance au Moyen Âge

Longtemps, l'idée d'un certain mépris de l'enfance est restée attachée à l'époque médiévale. La première édition du livre de Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime*, en 1960, était pionnière dans l'étude de l'histoire de l'enfance mais en niait le souci au Moyen Âge. Face aux réactions des médiévistes, l'auteur a nuancé son propos dans les rééditions mais l'idée d'une certaine indifférence est restée ancrée.

Malgré la difficulté d'élaborer une histoire de l'enfance médiévale en raison de la rareté des sources sur la vie quotidienne, des études ont vu le jour au cours des dernières décennies, démentant ces idées. Les chercheurs s'appuient sur les apports de l'archéologie, les textes juridiques, historiques, littéraires et les récits de miracles pour dessiner les contours de cette histoire.

L'image de l'enfance médiévale est transmise par l'adulte. Les traces textuelles sont le fait d'adultes, clercs en particuliers et quelques aristocrates, à but essentiellement didactique et pédagogique. L'enfance consistait à se préparer à la vie d'adulte.

Néanmoins, l'amour parental est palpable dans les témoignages et récits ; l'enfant est protégé, attendu, au centre de mille attentions. À l'image de l'Enfant Jésus, les enfants incarnaient l'innocence et la pureté.

L'enfance

L'âge de l'innocence

Dans l'Antiquité romaine, le père avait le droit de vie et de mort sur son enfant, notamment en cas de malformation ou maladie. Avec la christianisation de l'Occident, l'enfant devint une personne sacrée par identification à Jésus, l'enfant par excellence. Si le nourrisson était rejeté par sa famille, l'Église l'accueillait en son sein.

L'innocence enfantine était vue comme une vertu chrétienne. Image de la pureté, l'*infans* est vierge de tout péché tel que le désir, le mensonge ou la colère. Les écrits monastiques insistent sur les vertus d'innocence, de pureté et d'humilité attribuées à l'enfant, que les moines doivent retrouver à travers l'ascèse.

« En vérité je vous le dis, quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant, n'y entrera pas. » (*Marc*, 10, 15 et *Luc*, 18,17)

La Sainte Famille constituait un modèle évident pour les fidèles. Le développement du culte marial aux XII^e et XIII^e siècles, celui de Joseph au XV^e siècle, ainsi que les représentations de l'enfance de Jésus en témoignent. Dans les enluminures, Marie est représentée en mère allaitante et éducatrice d'un nourrisson de plus en plus potelé, Joseph joue avec Jésus et lui enseigne son métier. Les sentiments humains des saints personnages sont mis en valeur.

Les émotions éprouvées par les parents pouvaient être très forts, même de la part des pères. Jean Gerson, théologien du XIV^e siècle, déclare à ce propos : « Ne rougissons pas de parler aux enfants comme le feraient de bonnes et tendres mères. »

Il faut cependant se garder d'un trop grand amour et élever son enfant avec mesure. Dans *Les quatre âges de l'homme*, traité didactique du XIII^e siècle, le pédagogue Philippe de Novare conseille : « On ne doit pas montrer à son enfant un trop grand amour car il s'enorgueillit et il prend l'habitude de mal faire. »

Parallèlement, il existait une vision négative de l'enfant, développée par des clercs, pour qui chaque naissance rappelle le péché de l'homme. Les enfants étaient considérés, de surcroît, comme des êtres bruyants et turbulents, loin de la mesure idéale du bon chrétien. Ainsi Héloïse dit-elle à Abélard, pour le dissuader de l'épouser : « est-il un homme qui, livré aux

méditations de l'Écriture et de la philosophie, puisse supporter les vagissements du nouveau-né, les chansons d'une nourrice qui le console, la malpropreté continuelle des enfants en bas âge ? »

Les étapes de l'enfance

De nombreux écrits pédagogiques conseillaient parents et précepteurs. Les différents âges de la vie y étaient souvent décrits. Alors que pendant l'Antiquité, la vie humaine était généralement divisée en trois phases – enfance, adulte, vieillesse – le Moyen Âge en propose plusieurs subdivisions qui varient entre trois, quatre, six, sept, dix, voire douze étapes selon les théoriciens, suivant la symbolique chrétienne des nombres. Les plus courantes en comptaient trois ou quatre :

- l'*infantia*, de la naissance à 7 ans ;
- la *pueritia*, de 7 à 14 ans ;
- l'*adolescencia*, de 14 ans à l'âge adulte ;
- parfois la *juventus*, la jeunesse, de 21 à 28 ans.

Barthélémy l'Anglais, encyclopédiste du XIII^e siècle, en compte sept :

Le premier âge est enfance, qui plante les dents, et commence cet âge à sa naissance et dure jusqu'à sept ans, et en cet âge qui est né est appelé enfant, qui vaut autant dire comme non parlant, parce que en cet âge il ne peut pas bien parler ni parfaitement bien former ses paroles car il n'a pas les dents bien ordonnées, ni afferméés, comme le dit Isidore [Isidore de Séville, un savant et étymologiste du VII^e siècle]. Après enfance vient le second âge qui en français n'a pas de nom différent du premier mais en latin on l'appelle pueritia et est ainsi appelé parce que, en tel âge, il est encore pur comme la prunelle de l'œil, selon Isidore, et dure cet âge jusqu'à 14 ans.

Après s'ensuit le tiers âge, qu'on appelle en latin adolescence, qui finit selon Constantin [Constantin l'Africain, un savant et médecin du XI^e siècle] en son Viatique à 21 ans, mais selon Isidore il dure jusqu'à 28 ans et selon les physiciens [les médecins] il s'étend jusqu'à 30 ou 35 ans. Cet âge est appelé adolescence parce que la personne y est assez grande pour engendrer.

Après s'ensuit jeunesse qui tient le moyen entre les âges et pourtant la personne y est en sa plus grande force et dure cet âge jusqu'à 45 ans selon Isidore ou jusqu'à 50 ans selon les autres. (...)

Chaque « âge » de la vie était théorisé : l'âge de trois ans est celui des premiers apprentissages, l'âge de cinq ans est celui des jeux, l'âge de sept ans est l'âge de raison, une tradition conservée au cours des siècles.

Du fœtus au nouveau-né

Le but du mariage était d'enfanter. Aussi, une famille nombreuse était exemplaire vis-à-vis des préceptes évangéliques.

Si l'enfant était vu comme un don de Dieu, la contraception était sévèrement réprimée et la stérilité était vécue comme une punition dont la faute était souvent imputée à la femme, à l'origine de la répudiation. Les fontaines, pierres, sanctuaires et amulettes censées stimuler la fertilité furent exploitées au long du Moyen Âge, et ne s'inscrivaient pas toujours dans un cadre chrétien. Il existait également des « astuces » : faire manger des poireaux, des carottes ou des asperges à l'homme, de la mangradore à la femme. Pour favoriser la venue d'un mâle, l'homme pouvait essayer le jus de chardon ! Bien que les petites filles fussent autant aimées

que les garçons, la naissance d'un premier-né de sexe masculin était préférable et souhaitée. Les médecins médiévaux pensaient, comme Hippocrate, Galien ou Aristote, que l'arrivée d'un petit garçon était la preuve d'une bonne conception, suivant les préceptes médicaux et religieux : avec pudeur, sans volupté, sans nudité, etc..

Lors de la grossesse, le fœtus était pensé comme un être à part entière, éprouvant des sentiments, s'ennuyant, jouant, priant et pouvant même décider de ne pas naître ! Les traités de médecine les représentaient avec de nombreux détails, [comme de petits enfants](#) (BnF). Ayant une personnalité, le fœtus avait des droits : un héritage ou une dot pouvait être prévu pour l'enfant à naître. Pour les juristes, le nouveau-né obtenait son statut d'enfant et son héritage seulement au moment où il poussait son premier cri, non pas au moment de la délivrance.

Le nouveau-né était accueilli avec le plus grand soin et rapidement baptisé. La peur était grande, surtout durant le haut Moyen Âge, que le nourrisson ne mourût avant d'avoir intégré la communauté chrétienne. En cause, la forte mortalité infantile : manque d'hygiène, malnutrition, médecine inefficace, maladies, infirmités, accidents domestiques, incendies, bêtes sauvages, etc.. Des textes décrivent les pèlerinages et les réactions extrêmes de parents après la mort de leurs enfants, attestant le grand amour qui leur était porté.

Quant aux enfants nés difformes ou infirmes, ils étaient également pensés comme le signe d'une punition divine par leur altérité, ne ressemblant pas à l'image de Dieu. Par exemple, ils pouvaient être vus comme le résultat d'une mauvaise procréation ayant eu lieu un jour saint, un dimanche ou dans une position contraire aux conseils médicaux. Si l'enfant ressemblait à un autre homme, il pouvait être le signe d'un adultère ou encore d'une pensée adultère lors de l'acte. Enfin, les naissances multiples seraient la conséquence d'une procréation avec plusieurs hommes... Les médisances pouvaient ensuite aller bon train.

La prière aux saints intercesseurs était de mise pour favoriser l'enfantement, par exemple à sainte Anne ou à la Vierge Marie, mères et parturientes exemplaires. Sainte Marguerite, sortie vivante du ventre du dragon qui l'avait avalé lors de son martyre, apportait une délivrance sans douleurs et sans problèmes.

Le nourrisson serait « modelable comme de la cire » selon l'expression de Plutarque. Aussi chaque étape, chaque élément de sa vie était déterminant. En premier lieu, l'allaitement serait au fondement de la morale : l'enfant garderait l'empreinte de celle qui l'allait, ses vertus comme ses vices, en raison de l'origine du lait, considéré comme le produit d'une « déalbation » de ce dernier : le sang menstruel « monte » dans les seins durant la grossesse et cuit, après quoi il se blanchit et devient du lait. L'allaitement complète la transmission qui se fait par le sang *in utero*. Il convient donc de ne pas donner n'importe quel sang à un enfant. Ce dernier ressemblait à qui le nourrissait.

Se posait alors la question de l'allaitement mercenaire, par le biais d'une nourrice (*nutrix* ou *nutricula*). Souvent déprécié par les médecins mais aussi les laïcs, considéré comme moins bon et sans amour, il était cependant fréquent chez les plus riches (nobles puis bourgeois) et parfois une nécessité quand la mère ne pouvait allaiter elle-même. Des traités de pédagogie et médicaux donnent des conseils sur le choix de la nourrice, jugée sur ses mœurs et son apparence. Dans son [Régime du corps](#) (Gallica), le médecin Aldebrandin de Sienna écrit au XIII^e siècle qu'il faut qu'elle soit en pleine force de l'âge (autour de vingt-cinq ans), qu'elle ressemble le plus possible à la mère, qu'elle soit en bonne santé. Qu'elle ne soit ni coléreuse, ni triste, ni peureuse, ni sottise pour ne pas transmettre ces caractères à l'enfant. Elle doit aussi surveiller son alimentation et s'abstenir de relations sexuelles pendant l'allaitement. Le lait est la première éducation.

(...) car tot aussi comme li cire quand ele est mole prent tel forme c'on li veut donner, ensi li enfant prenent tel fourme ke leur norrice leur doune ; et por ce, sachiés ke biautés et laidure à avoir tient à grant partie as nourrices.

Chapitre [Comment on doit garder l'enfant quant il est nés](#) (Gallica)

Les textes mettaient également en garde contre le lait animal (chèvre, ânesse, vache, brebis) qui pouvait être utilisé en dernier recours par la mère ou la nourrice en manque de lait. Pratique mal connue, rare mais attestée depuis l'Antiquité, elle apparaît surtout dans des légendes et récits de miracles. Certains médecins estimaient que les enfants nourris de telle sorte se comporteraient comme des animaux : ils roulaient dans la boue comme une truie, sautaient dans l'herbe comme une chèvre... Il s'agissait surtout de mettre en garde les parents contre les nourrices malhonnêtes qui useraient de cette pratique pour ne pas perdre leur salaire !

L'éducation

La petite enfance

Si l'enfance noble est la mieux connue, la grande majorité des enfants vivait à la campagne. L'archéologie, l'iconographie ou les récits de miracles peuvent néanmoins nous donner des indices sur l'enfance des petits paysans. Ces sources diverses et fragmentaires donnent des renseignements précieux sur le quotidien : habitudes, vêtements, loisirs, alimentation, éducation.

Pour tous, l'éducation devait se faire dès l'âge le plus tendre, *pro verbo et exemplo*, « par la parole et les gestes ». Les premiers apprentissages se faisaient dans le cadre familial. Les images ne manquent pas pour représenter l'initiation de la marche, notamment celle de l'Enfant Jésus. Le petit enfant est rarement représenté à quatre pattes car cela le rapprocherait de l'animal. Ainsi est mis en scène le trotteur, alors appelé « chariote à enfant ».

L'apprentissage de la parole, des bonnes manières et de la foi était en général assuré par la mère. Dans le milieu de la noblesse, c'est elle qui enseignait également la lecture dans les psautiers que les enfants pouvaient posséder dès cinq ou six ans. Les traités moraux et pédagogiques regorgent de conseils et de techniques : emmailloter le nourrisson pour que son corps prenne une forme droite, savoir interpréter ses pleurs, ne pas tenter de lui apprendre à marcher avant l'âge d'un an, le nourrir trois fois par jour, lui donner un bain deux à trois fois par semaine quand il est plus grand, etc..

Ces ouvrages se diffusent dans le milieu bourgeois à partir du XIII^e siècle où l'on s'oppose aux manières dites « paysannes ». Les enfants ne devaient pas « faire le vilain », c'est-à-dire cracher par terre, ne pas se tenir droit, ne pas s'essuyer la bouche avant de boire, se ruer sur la nourriture ni lorgner sur l'assiette d'autrui, etc..

Les petits paysans n'étaient cependant pas dépourvus d'éducation chrétienne : la mère apprenait à ses enfants les trois prières que tout bon chrétien doit connaître : le *Pater Noster*, le *Credo* et l'*Ave Maria*. Elle enseignait les gestes et images, les accompagnait à l'église.

Très jeunes, vers cinq ou six ans, les enfants nobles étaient confiés à un précepteur qui leur apprenait l'alphabet, la lecture et la grammaire. Ils recevaient également un enseignement physique et moral correspondant aux valeurs et charges de leur classe. Les petits garçons étaient formés très tôt à manier un arc, un javelot, un bouclier, à monter à cheval ou apprenaient l'art de la fauconnerie avec les petites filles.

Dans des traités tels que les *Miroirs* ou *Gouvernements des princes*, des recommandations sont données sur le comportement et les disciplines à enseigner : latin, grammaire, politique, histoire, langues étrangères parfois. Leurs journées étaient parfois bien remplies !

Enfants plutôt gâtés, garçons comme filles devaient apprendre les bonnes manières afin d'être vertueux, surtout les filles dont le comportement était très codifié : se tenir convenablement, toujours droites, une allure retenue et modeste, etc.. Leur formation était parfois aussi approfondie que celle de leurs frères. La lecture et la dévotion y tenaient une grande place. De nombreux ouvrages indiquaient aux jeunes filles comment adopter une attitude mesurée, tels que *Livre du Chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles*, recueil moral de conseils et récits exemplaires écrit par un père vers 1370 pour ses deux filles. L'ouvrage connut un certain succès à la fin du Moyen Âge. La piété est au centre du propos. Dès le deuxième chapitre, l'auteur insiste sur la nécessité de dire ses heures, c'est-à-dire faire ses prières :

Cy parle de ce qu'on doit faire quand on est levé.

Et pour ce la première œuvre et labour que homme ne femme doit faire, si est entrer et dire son service ; c'est à entendre que, dès ce que on s'esveille, alors le reconnoistre à seigneur et à createur, c'est assavoir dire ses heures et oroysons

Le chapitre suivant ([BnF](#)) en donne une illustration avec l'histoire de deux sœurs. La plus jeune récite ses heures quotidiennement, l'aînée se moque d'elle et se plaint qu'elle l'empêche de dormir. Au fil du récit, elles rencontrent deux chevaliers. L'aînée est rapidement déshonorée, portant l'enfant de son amant. Tous deux sont mis à mort par leur père, l'empereur. La plus jeune connaît une vie exemplaire et un grand destin.

De son côté, le petit paysan était très tôt confronté aux activités familiales et aux responsabilités, tout comme les enfants de commerçants dans les villes. Aux plus jeunes étaient confiées les tâches non dangereuses et sans trop d'efforts ne risquant pas de gêner leur croissance : nourrir la volaille, cueillir les légumes, chasser les prédateurs des cultures, etc. Ils suivaient leurs parents dans leurs travaux, apprenaient les techniques. Même si les fillettes restaient davantage près des maisons pour de petits travaux (vaisselle, couture, surveillance des plus jeunes, entretien du potager et des petits animaux), garçons comme filles pouvaient pousser une charrue !

Loisirs et confort

Les enfants de paysans jouissaient rarement d'un espace personnel où dormir ou se divertir. Au contraire, les petits nobles possédaient leur propre chambre avec du mobilier à leur taille dans les châteaux. C'étaient cependant les enfants des villes qui bénéficiaient d'un certain confort, les maisons étant mieux chauffées et meublées. Les parents qui le pouvaient acquéraient couffins, berceaux, biberons de terre cuite ou d'étain, petits poêlons à bouillie, petites cuillères.

Quant aux jeux et jouets, le Moyen Âge connaissait déjà hochet, billes, ballon, dînette, cerceaux, osselets, etc. La qualité différait selon les milieux : poupée sculptée ou poupée de paille, soldats de plomb ou cailloux. Les jouets faits d'objets réutilisés ou de déchets étaient nombreux : balais imitant les chevaux ou vessie de porc gonflée pour jouer au ballon. Tous jouaient aux boules de neige en hiver, soufflaient des bulles de savon en été et couraient en plein air. Les enfants de tous milieux assistaient aux spectacles de marionnettes, d'acrobates, de montreurs d'animaux, aux fêtes, etc.

Les jouets étaient souvent des reproductions miniatures des instruments utilisés par les parents, afin d'éduquer les enfants à leur futur métier ou statut : chariots, déguisement de clerc, petits fours et ustensiles de cuisine ou encore petites épées. Le jeu était souvent l'occasion d'un enseignement ludique, comme les devinettes :

*Devinez ce que c'est : deux hommes sont, qui deux fils ont
Ce sont quatre, comme je crois.
Mais certes, ce ne sont que trois.
Réponse : c'est le grand-père qui a un fils, et ce fils a un petit fils.*

*Ma mère porta un enfant, et mon père l'engendra, et ce n'est ni son fils ni mon frère.
Réponse : c'est ma propre sœur !*

L'école

Il reste difficile de mesurer l'accès à l'instruction, surtout pour le haut Moyen Âge. Les inégalités sociales sont criantes. Dans les campagnes, jusqu'au XII^e siècle, la très grande majorité des hommes et femmes était analphabètes tandis que l'enfant de haute naissance possédait ses propres livres dès le jeune âge et fréquentait l'école du château.

L'école est attestée dès le VI^e siècle mais sa fréquentation n'était pas généralisée. Ces écoles, paroissiales ou épiscopales, formaient de futurs prêtres mais accueillaient aussi de jeunes laïcs. L'école épiscopale était dirigée par le *scholasticus*, chanoine spécialisé. L'enfant y entraît vers dix ans et y restait jusqu'à quinze ans environ, âge auquel il devait choisir entre les ordres et la vie laïque.

En 789 e fut promulgué le capitulaire de Charlemagne, [l'Admonitio generalis](#) (« Conseil général » ; BnF), ouvrant les écoles aux fils d'hommes libres comme à ceux des serfs. Le texte invite les clercs à enseigner la lecture, l'écriture, le calcul et le chant aux enfants.

*Moi, Charles, nous voulons que des écoles soient créées pour apprendre à lire aux enfants.
Dans tous les monastères, dans tous les évêchés, il faut enseigner les psaumes, les notes [l'écriture sténographique], le chant d'église, le calcul, la grammaire (...).*

Quatre siècles plus tard, le concile de Latran III (1179) ordonnait la présence d'un maître dans chaque cathédrale pour enseigner gratuitement aux jeunes se destinant aux ordres mais aussi à ceux issus des milieux défavorisés.

Avec l'urbanisation des XII^e et XIII^e siècles, les choses évoluèrent sous l'impulsion des marchands désirant que leurs enfants fussent formés à l'écriture, à la lecture et au calcul afin de prendre leur succession. Nombreux étaient ceux se rendant dans les écoles des villes où l'on apprenait ces rudiments. Quelques bancs, parfois des lutrins, en formaient le mobilier.

Il faut souligner qu'au Moyen Âge, être illettré signifie ne pas savoir le latin : l'illettré pouvait savoir lire, écrire et compter. L'enseignement se faisait néanmoins en partie en latin, notamment pour la lecture. Des moyens mnémotechniques et ludiques accompagnaient l'apprentissage : l'alphabet, la lecture pouvaient être appris par le biais de proverbes, dictons, fables ou comptines comme la *Ballade de l'A.B.C.*, poème du XV^e siècle où le rire n'est pas absent.

(...) *Quant mon maistre dit .a.a.a.* [La récitation de l'alphabet débutait par l'énonciation répétée trois fois du A]

Je cuïdois qu'il fust esbahy ;

E. f. g. h. i et k

M'ont ung peu le cueur resjouy :

Et quant j'euz tout veu et ouy

Je treuve qu'en mon a. b. c.

N'a bonne lectre sinon .g.

D. est une mauvaïse lectre

Et a maint clerç a fait injure ; [L'auteur fait référence au jeu de dés, condamné par l'Église]
(...)

L. de chappon gras est bonne

N. de riviere ou maslart

Et .m. de juste personne ;

O. s'esmerveille tost ou tard ;

Par .q. vente tonne et espart. [Une lettre qui était l'occasion de nombreuses plaisanteries de la part des écoliers]

Mais au fort de mon a. b. c.

N'a bonne lectre sinon .g.

(...)

Les problèmes mathématiques pouvaient être posés sous forme de devinettes : trois jeunes hommes ont chacun une sœur, les six voyageurs arrivent à une rivière, mais un seul bateau ne peut contenir que deux personnes. Or la morale demande que chaque sœur passe avec son frère. Comment vont-ils faire ? Ce problème est attribué au savant Alcuin, conseiller de Charlemagne.

Pour l'apprentissage de l'écriture, les supports étaient variés, des tablettes d'écorce jusqu'à l'ivoire, en passant par le parchemin ou la cire, à l'aide de stylet d'os ou d'argent.

Des écoles existaient à la campagne, pour les enfants de paysans. Mais elles restèrent longtemps peu fréquentées. Les maîtres y étaient parfois itinérants et annonçaient leur arrivée par le biais de pancartes. Dans l'idéal, un paysan voulant apprendre à lire le pouvait à la fin du Moyen Âge. Il y restait quelques mois, le temps d'apprendre quelques notions, contre quelques années en ville.

Les élèves avaient aussi droit à des vacances, nommées «vacations» qui suivaient le calendrier agricole : la rentrée se faisait généralement après les vendanges, en octobre, après que les enfants de paysans eussent aidé leurs parents. Le rythme était aussi réglé par le calendrier chrétien, les vacances de Noël et celles de Pâques étant les plus longues, équivalentes à celles d'aujourd'hui.

D'autres enfances

Monastères

Il faut aussi mentionner le cas des jeunes moines, moniales ou des oblats, ces enfants confiés par leurs parents aux abbayes vers six ou sept ans, pour différentes raisons. Le père remettait l'enfant à l'abbé avec un bien (argent ou foncier). Ces jeunes étaient élevés avec une grande attention et une discipline stricte. En plus d'une vie scandée par les offices, l'éducation était proche de celle des familles nobles : lecture, écriture, activités textiles pour les filles. Les petits moines profitaient également de moments de récréation et de jeux et n'étaient pas obligés de respecter tous les jeûnes comme les adultes.

Marginaux

En raison du statut sacré de l'enfance, les enfants abandonnés étaient assez peu nombreux et rapidement pris en charge par l'Église. Dès le VIII^e siècle, en Italie comme dans l'Empire carolingien, quelques hôpitaux les recueillaient. Fondés par de grands aristocrates, ils étaient gérés par des hommes d'Église. Il fallut attendre 1071 pour que soit fondé l'ordre spécialisé du Saint-Esprit.

Cependant, certains d'entre eux devenaient des délinquants, errant dans les rues et s'attaquant aux édifices, notamment aux sculptures des églises : jeux de ballon, de pierres et de flèches sur les parvis engendraient destructions de vitraux et de statues. Ces jeunes étaient parfois enrôlés par des clercs ou des puissants pour entonner des chants lors de fêtes religieuses ou processions, des chansons politiques en faveur d'un seigneur, participer à des spectacles ou des jeux, faire respecter la morale en lançant des remarques envers des pécheurs, etc..

Après l'enfance

Entre huit et douze ans, certains enfants étaient déjà censés se prendre en charge, parfois responsabilisés en tenant la boutique des parents ou gardant les troupeaux.

Autour de douze ans, les jeunes commençaient à obtenir des droits, des devoirs, et un pouvoir de décision. Mais c'était aussi le moment de la « crise de l'adolescence », l'âge des tentations et de l'indiscipline, vivement critiqué. L'adolescence était vue comme l'âge de l'impureté ; les jeunes se rebellaient contre leurs parents et étaient suspectés de succomber facilement au péché de chair.

L'« adolescence » telle que nous la considérons aujourd'hui correspond au Moyen Âge à l'entrée dans la vie adulte, vers quatorze ans. Le futur adulte pouvait entrer à l'université ou en apprentissage pour ceux qui ne pouvaient apprendre le métier avec leurs parents (orphelins, famille nombreuse). Placés chez un commerçant pendant quelques années, garçons comme filles recevaient la formation de leur futur métier. Selon les contrats, le maître *sera tenu querir et administrer boire, manger, feu, lit et hostel et sa chaussement*. Il s'agissait de véritables familles d'accueil où le jeune était plus ou moins bien traité. Ce système permettait d'éviter d'en faire des marginaux.

Le jeune apprenti commençait par observer avant de réaliser de menues tâches (ramasser les copeaux chez le menuisier), puis de copier les gestes techniques. Les filles travaillaient aussi, dans les métiers textiles (couturières, brodeuses), de bouche (boulangères). Elles étaient surtout placées comme servantes chez des clercs ou des bourgeois quand elles n'étaient pas mariées.

Les horaires étaient soutenus : les obligations répétées de laisser les enfants dormir suffisamment laisse entendre que leur sommeil n'était pas forcément respecté. La rémunération était faible et variait selon l'expérience. Elle pouvait prendre la forme d'une aide au lancement d'un commerce à la fin de la formation, comme le paiement d'outils.

L'âge de 15 ans marquait couramment la fin de l'enfance.

Lucie Blanchard

Bibliographie

Sources éditées

Champion (Pierre), « Pièces joyeuses du XV^e siècle », dans *La Revue de philologie française*, t. XXI, 1907, p. 161-196.

Landouzy (Louis), Pépin (Roger) éd., *Le régime du corps de maître Aldebrandin de Sienne : texte français du XIII^e siècle*, Paris, H. Champion, 1911.

[\[En ligne\]](#)

Montaiglon (Anatole de) éd., *Le livre du chevalier de La Tour Landry pour l'enseignement de ses filles : publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres*, Paris, Jannet, 1854

[\[En ligne\]](#)

Bruno Roy, *Devinettes françaises du Moyen Âge*, Paris, Montréal, Vrin, 1977 (Cahiers d'études médiévales, 3)

[\[En ligne\]](#)

Études

L'enfant au Moyen Âge : littérature et civilisation, Aix-en-Provence, CUERMA, 1980 (Senefiance, 9)

[\[En ligne\]](#)

Alexandre-Bidon (Danièle), « La lettre volée : apprendre à lire à l'enfant au Moyen Âge », dans *Annales E.S.C.*, vol. 44, n° 4, 1989, p. 953-992

[\[En ligne\]](#)

Alexandre-Bidon (Danièle), Closson (Monique), *L'enfant à l'ombre des cathédrales*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985

Alexandre-Bidon (Danièle), Lett (Didier), *Les enfants au Moyen Âge : V^e-XV^e siècles*, Paris, Hachette, 1997 (La vie quotidienne)

Alexandre-Bidon (Danièle), Riché (Pierre), *L'enfance au Moyen Âge*, Paris, Seuil / BnF, 1994

Burguière (André), Klapisch-Zuber (Christiane), Segalen (Martine), Zonabend (Françoise) dir., *Histoire de la famille, t. I, Mondes lointains, mondes anciens*, Paris, Armand Colin, 1986

Dittmar (Pierre-Olivier), Maillet (Chloé), Questiaux (Astrée), « La chèvre ou la femme. Parentés de lait entre animaux et humains au Moyen Âge », dans *Images Re-vues*, t. 9, 2011

[\[En ligne\]](#)

Laurent (Sylvie), *Naître au Moyen Âge : de la conception à la naissance : la grossesse et l'accouchement (XII^e-XV^e siècles)*, Paris, Le Léopard d'Or, 1989

Le Goff (Jacques), Duby (Georges) dir., *Famille et parenté dans l'Occident médiéval. Actes du colloque de Paris, juin 1974*, Rome, Ecole française, 1977

Lett (Didier), *L'enfant des miracles : enfance et société au Moyen Âge (XII^e-XIII^e siècle)*, Paris, Aubier, 1997

Lett (Didier), *Famille et parenté dans l'Occident médiéval (V^e-XV^e siècle)*, Paris, Hachette, 2000 (Carré Histoire)

Lett (Didier), *Histoire des frères et sœurs*, Paris, La Martinière, 2004

Lett (Didier), *Être enfant au Moyen Âge : anthologie de textes consacrés à la vie de l'enfant du V^e au XV^e siècle*, Paris, Fabert, 2010 (Pédagogues du monde entier)

Klapisch-Zuber (Christiane) dir., *Liens de famille. Vivre et choisir sa parenté*, dans *Médiévales*, n°19, 1990

[\[En ligne\]](#)

Exposition virtuelle

L'enfance au Moyen Âge, BnF

[\[En ligne\]](#)